

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTRÉAL, VENDREDI, 11 SEPTEMBRE 1846.

No. 63

DALLAS

Sur les Jésuites et l'Éducation.

SUITE.

“ Qui croirait, “ dit l'abbé Garnier, dans son Oraison Funèbre de Joseph Ter., “ qu'un seul homme, en abusant de la confiance et de l'autorité d'un bon Roi, ait pu, pendant l'espace de vingt ans, enchaîner toutes les langues, fermer toutes les bouches, comprimer tous les cœurs, tenir la vérité captive, faire triompher la calomnie, détruire toute justice, forcer à respecter l'iniquité et la barbarie, et rendre esclave l'opinion publique d'un bout de l'Europe à l'autre ?” Tel était Sébastien-Joseph Carvailho, marquis de Pomhal, l'ennemi des Jésuites, et le principal agent de leur destruction. L'inimitié d'un tel homme honore les Jésuites, et atteste leur vertu et leur innocence.

Mais l'arrêt était prononcé, la Société devait être détruite. L'envie, la haine, la malignité engagèrent le combat ; l'athéisme, le déisme, la philosophie, avec leurs alliés le ridicule et le sophisme, protégèrent l'attaque, et la victime bientôt succomba. Les fondateurs, ou plutôt les adeptes de la moderne école de la raison, ne pouvaient tolérer des hommes qui prêchaient des doctrines et maintenaient des principes si opposés à leurs nouveaux systèmes. Ils savaient que le respect pour les vérités révélées, et la soumission à l'autorité établie, les deux objets de leur exécution, étaient les principaux pivots sur lesquels roulait tout le système de l'éducation des Jésuites. *Deum time, regem honorifica, craignez Dieu, honorez le Roi ;* c'étaient les deux préceptes sacrés qu'ils s'efforçaient d'inculquer dans le cœur de leurs élèves. La religion et la soumission étaient deux sœurs qu'ils avaient soin de ne séparer jamais, et les Conspirateurs révolutionnaires avaient juré de les détruire toutes deux. En conséquence, ceux-ci ouvrirent partout des académies de philosophie, c'est-à-dire, des écoles d'impiété et d'irréligion, où Dieu, ses mystères et ses lois furent cités au tribunal d'une raison superbe et corrompue, où l'on eut pour règle de rejeter ce qu'on ne comprenait pas, de ridiculiser tout ce qui gênait les passions de la jeunesse, de commencer par examiner chaque chose superficiellement, et de finir par ne rien croire. Que d'artifices n'employaient-ils pas pour faire goûter ces odieuses maximes ! Ils savaient les rendre plus séduisantes par les tableaux agréables qu'ils présentaient du vice et de la licence ; ils s'attachaient à gâter l'esprit par des leçons d'obscénité, et à corrompre le cœur par les abominables ouvrages, multipliés à l'infini sous les titres de poèmes, d'histoires, de dissertations et de romans ; ils en imposaient aux simples, en affectant de douter des vérités les mieux établies, en assurant impudemment que la religion est aujourd'hui abandonnée aux faibles, aux ignorans, à la canaille. Les professeurs recommandaient aux disciples de répéter à tous les échos d'alentour que les leçons tirées de la croyance et de la crainte d'un Être Suprême, ne sont plus que les accens du fanatisme, de la superstition et de la bigoterie. Les Jésuites étaient dénoncés comme les héritiers de ces *leçons dégradantes* ; ils n'étaient pas philosophes. “ Non, dit d'Alembert, un des pères de la nouvelle école, les Jésuites ont enseigné la philosophie pendant deux cents ans, et ils n'ont jamais eu un philosophe dans leur corps.”

Dans le sens de d'Alembert et consorts, le reproche doit être pleinement admis. Les Jésuites n'ont jamais professé dans leurs maximes les doctrines des sophistes modernes. Ils ne reconnaissaient point de philosophie qui ne fût d'accord avec la révélation ou la morale ; ce n'est pas qu'ils ne fussent fondés à prétendre modestement au titre de philosophes. Parmi eux, leurs vrais philosophes ne s'occupaient qu'à découvrir, dévoiler et à réfuter les erreurs de la nouvelle école de Voltaire ; et sans affecter la singularité du nom, ils étaient satisfaits d'être philosophes dans la véritable et ancienne acception du terme, en inspirant du respect pour la révélation divine, et pour l'autorité établie. Ils n'ont jamais cessé, pendant deux cents ans, de fournir une suite de professeurs qui développaient les principes de la science morale et physique. Quelle branche des connaissances humaines a jamais été hannée de leurs écoles ? Leurs leçons publiques pouvaient être appelées *élémentaires* par des érudits ; elles étaient adaptées à la portée du plus grand nombre de leurs jeunes élèves ; leur objet était de réveiller en eux le désir de s'instruire, et d'établir la base sur laquelle l'édifice des sciences plus approfondies devait ensuite s'élever.

Dans tous les tems, il a été bien reconnu que les écoliers les plus distingués dans chaque branche sont sortis des écoles des Jésuites. Peut-on dire ensuite, avec vérité, qu'aucun des maîtres qui les ont enseignés ne s'est jamais

distingué éminemment, et qu'aucun d'eux n'a jamais mérité le nom de philosophe ? Il est certain qu'ils n'affectaient pas de prendre cette qualification ; leur philosophie était sage. Conformément à leur premier principe, ils recevaient, et ils apprenaient aux autres à recevoir avec soumission les oracles de l'Église de Jésus-Christ ; ils ne rougissaient point de leur foi, ou, comme les sophistes l'appelaient, de leur crédulité. Ils croyaient des vérités sublimes qui surpassaient leur intelligence, parce qu'ils craignaient Dieu, qui en est le garant, et qu'ils savaient qu'il ne peut tromper. Sans jamais s'écarter de ce premier principe, ils ne s'imaginaient pas qu'ils ne leur fût pas convenable de se livrer avec ardeur à la recherche des secrets de la nature, et à travailler sans relâche à perfectionner toutes les sciences humaines. S'il suffit d'y exceller pour mériter avec justice le titre de philosophe, il est étrange que les docteurs de la nouvelle école anti-chrétienne aient regardé avec dédain les noms d'un grand nombre de Jésuites, dans chaque branche de science, qui ont été respectés comme philosophes, jusqu'à ce que la croyance de la révélation divine fût regardée comme avilissant tout mérite littéraire. Il serait ennuyeux de récapituler la multitude des noms qui pourraient être cités, mais je dois observer que leur succession n'a jamais été interrompue, et que, dans les derniers tems de la Société, il y avait parmi eux des hommes révévés et consultés par les professeurs et les académiciens les plus distingués, qui dédaignaient d'être les simples disciples de Voltaire et de d'Alembert. Les meilleurs mathématiciens de l'Italie se courbaient devant les noms de Riccati et de Lecclii. Les plus célèbres astronomes fréquentaient les observatoires des Jésuites à Rome, à Florence, et à Milan, dirigés par les PP. Boscovich, Ximenès et La Grange. Les PP. Meyer et Maximilien Hell étaient renommés dans toute l'Allemagne ; et le P. Poczobut, Jésuite Polonais, astronome du Roi à Wilna, était connu dans tous les pays où l'astronomie est cultivée. Le célèbre astronome français Lalande, et notre compatriote le docteur Maskeline, étaient flattés de correspondre avec eux. Lalande en particulier, dans ses écrits, fait une mention honorable de ces Jésuites philosophes.

M. de Chateaubriand a remarqué que, sans faire tort aux autres sociétés littéraires, les Jésuites étaient appelés à juste titre *gens de lettres*, parce qu'il n'y a pas une branche des sciences qu'ils n'aient cultivée avec éclat. Il était très-rare de rencontrer un Jésuite qui fût dépourvu de connaissances scientifiques. Leur réputation, sous ce rapport, contribua beaucoup à l'estime qu'on avait autrefois pour la Société, avant que le concours étrange des causes, qui jusqu'ici n'ont pas été expliquées, ait eu assez de pouvoir sur l'esprit des Princes Catholiques, pour les faire consentir à la suppression des Jésuites, et pour ouvrir, par là, un passage à des volcans qui devaient renverser leur trône.

La destruction des Jésuites, dans les pays catholiques, fut littéralement la destruction de cette éducation qui établissait l'ordre social comme sur ses fondemens les meilleurs et les plus fermes, sur la croyance des récompenses et des punitions futures, et la conviction de l'existence passagère de l'homme dont le principal objet doit être de travailler à son salut et à son bonheur éternel dans l'autre monde, conviction qui ne peut se graver dans l'esprit que par l'enseignement des vérités révélées.

Je n'ai point ici le dessein d'entrer dans une dissertation sur le mérite et les défauts comparatifs des systèmes religieux ; mais je maintiens que la facilité que nous avons à nous attacher à tout système religieux, et à lui rendre hommage, selon la disposition qui est naturelle à l'homme, montre que l'intention de Dieu même est que nous soyons principalement dirigés par des motifs de religion : la morale, avec tous ses attraits, n'est estimable qu'autant qu'elle tire son origine de cette même source. Laissez les philosophes, même modérés, dire tout ce qu'ils voudront de la morale indépendante de la religion ; celle-ci produira un avantage précieux que l'autre ne peut pas donner. Le contentement intérieur, et la résignation, sont les fruits de la religion : la morale isolée a une tendance perpétuelle à nous faire douter de la justice de l'inégalité des conditions dans ce monde ; et ce doute ne serait que trop naturel, si nous n'avions plus rien à espérer ou à craindre au-delà de notre vie. Aussi y a-t-il une gradation dans la morale ; il y a une morale dépendante de la religion, et non indépendante de la religion. *Suum cuique tribuitur*, rendre à chacun le sien, est une maxime de la morale dépendante de la religion. Le moraliste, indépendant de la religion, est un cosmopolite ; il divague même, jusqu'à nier les droits du *mien* et du *lien* ; et le Gouvernement qui souffre qu'un homme possède plus qu'un autre, est un Gouvernement